

LA PARABOLE DE LA FEUILLE ET DE LA FLEUR



Pierre-Gervais Majeau, prêtre

« Hélas! Je dois mourir au matin de mes jours, quand brille le soleil, quand le printemps commence, sans en avoir joui, je sors de l'existence. Et je quitte l'objet de mes jeunes amours, le timide arbrisseau dont j'étais l'espérance! » La blanche fleur, exhalant ainsi sa douleur, arrachée de l'amandier par l'orage, se lamentait ainsi emportée par le caprice des vents. Une feuille de chêne lui dit : « N'accuse pas l'orage qui t'épargne tant de maux, compagnons des vieux jours; mieux vaut mourir en ton jeune âge. Si le Ciel eût prolongé le cours de ta vie, dans sa course fatale, le vent eût détruit ta beauté virginale et quelque ver caché en ton cœur eût souillé la blancheur de ton calice. Tu n'as connu, mourant à peine éclos, ni l'outrage du temps, qui flétrit toute chose, ni les tourments du ver rongeur. Et tu t'éloignes de la terre sans avoir perdu de ta fraîche senteur, emportant avec toi ta beauté tout entière. » Et semblable à la jeune fleur, par sa rapide destinée, l'enfant à qui la mort est donnée à la naissance, conserve tous les biens qu'il reçut du Seigneur. Aux douleurs de la vie arraché dès l'aurore, il délaisse la terre et ses bruits importuns, et loin du monde qu'il ignore, il fuit et s'envole au ciel avec tous ses parfums. (Une fable d'Anatole de Ségur)

Cette parabole de la fleur et de la feuille pose la question de la mort injuste, prématurée, révoltante. Que de fois au cours de l'Histoire, devant ce drame effarant, on a pu dire les choses les plus terribles comme celle-ci : « Dieu est bon mais il permet le mal! » Est-ce donc un Dieu qui aimerait faire sentir sa toute-puissance arbitraire, histoire de nous contrôler par la peur? Un tel discours appartient aux tenants des systèmes religieux de ce monde, il s'apparente au discours de l'Ancien Testament : Dieu mène tout car il gouverne ce monde avec une sagesse impénétrable, celle de sa divine providence. S'il permet des morts d'enfants, c'est dans le but de les faire échapper à certaines souffrances ou perversions. Voilà le langage de ces tenants. Le discours de la foi de l'Évangile est tout autre! Dieu mène tout en son Christ et par le Christ, il mène le monde à la vision de foi sur le monde! L'action de Dieu, sa gouvernance, c'est de faire exister et par la suite, de laisser exister dans la liberté. C'est en cela que consiste sa volonté : sa volonté c'est notre sanctification et le partage de sa plénitude. Dieu laisse faire et livre notre monde et son histoire à ses propres forces internes; dans ce cas, il devient impossible de soutenir qu'il permet certains drames! Sur notre monde, sa « providence » en est une d'inspiration. Il fait exister pour laisser exister. Il ne s'agit donc pas d'une providence d'organisation où Dieu serait le seul acteur réel de l'Histoire.

Le drame de la fleur arrachée par le vent de l'orage est fréquent et douloureux mais il appartient à la précarité des mécanismes qui organisent ce monde affranchi de toute tutelle. Assumer ce monde tel quel c'est faire preuve de sagesse et de réalisme. Dans la foi, Dieu est le tout autrement puissant, celui qui peut libérer la liberté de l'homme. On ne parle plus de gouvernement contrôlant mais d'attirance d'un Royaume de liberté, de confiance, de collaboration, de reconnaissance et d'amour. Avec les risques inhérents à la liberté humaine : violence des dominants et écrasement des fragiles et mépris de la liberté. Tout ce qui s'appelle péché ou égarements vers des fausses gloires!

Un jour un éteignoir parlait ainsi à la bougie : « Certes, ce monde est heureux de m'avoir pour vous et pour les chandelles, car sans moi, on en verrait des belles! » La bougie, sans daigner s'émouvoir d'un semblable discours, lui répondit : « Je suis, de ma nature, fort blanche, et je produis une clarté bien pure. C'est en nous éteignant que vous nous noircissez : nous éteindre, pour vous, n'est-ce pas donc assez? J'en veux bien convenir, en des mains imprudentes, nous avons pu, parfois, causer quelques malheurs. Mais nous en sommes innocentes, quoi qu'en disent des imposteurs. Et se passer de nous, serait, je vous l'atteste, un mal cent fois encore plus grand et plus funeste. Même devrions-nous, brillant sous d'autres lieux, y causer de nouveau quelque mésaventure; comment croire que Dieu ait fait les yeux de l'homme pour qu'il passe ses jours dans une chambre obscure? » (Une fable d'Adèle Caldelar)

Cette parabole de la bougie et de l'éteignoir nous trace rapidement les traits du visage de ce monde en évolution, de ce monde livré à l'événement, à la précarité, aux forces de croissance et de diminution. Ce n'est donc qu'indirectement que Dieu a à répondre du mal physique. Dieu livre l'homme à ce monde organique et précaire, pas pour le faire expier ou payer pour ses péchés car le mal physique est naturel mais il permet à l'homme d'accéder à son devenir de fils de Dieu en devenant occasion de croissance et de liberté, de choix. C'est la pédagogie que Dieu a voulue pour que l'homme laissé à lui-même choisisse Dieu et son Règne de plénitude. On pourrait parler ici d'une pédagogie de devenir infini. Quelle joie pour l'homme et pour Dieu quand les risques de la liberté permettent la rencontre dans la plénitude de la Résurrection! La souffrance existe non pas pour punir le péché, mais tout en étant naturellement normale, elle devient le lieu où l'œuvre de Dieu se manifeste en faveur le l'homme. L'Homme est un être de précarité non parce qu'il est la ruine d'un chef d'œuvre déchu et puni mais pour être le chantier d'un être en devenir et d'un être appelé à partager une plénitude. La bougie craint l'éteignoir, la fleur craint le vent violent mais l'homme espère traverser les vents contraires dans son désir de se laisser engendrer par Dieu à sa pleine stature de fils de Dieu.

